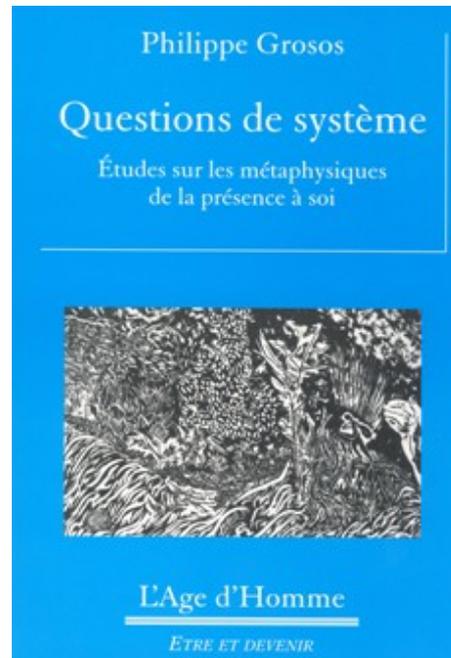


Collection « Etre et devenir »
dirigée par Philippe Grosos & François Félix
Editions L'Age d'Homme

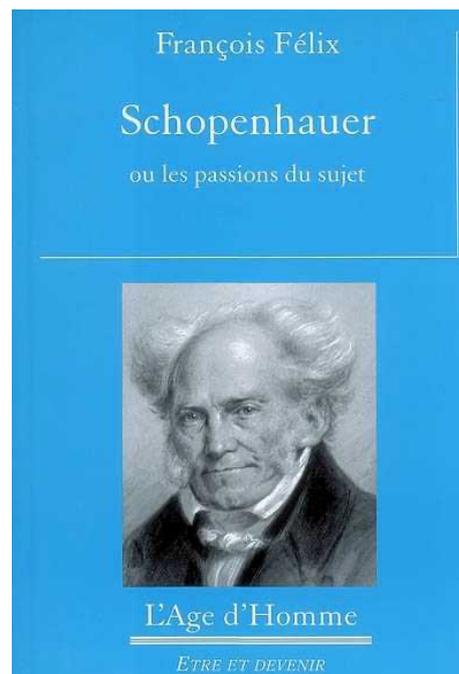
Philippe Grosos, *Questions de système. Études sur les métaphysiques de la présence à soi* (01/2008, 190 p.)

Qu'une philosophie se nomme système n'est ni neutre ni insignifiant. Plus qu'une simple forme ou configuration extérieure à la chose même, ce concept engage en effet, comme le révèle son histoire, une ontologie. C'est pourquoi présenter sa pensée en termes de système est un acte philosophiquement essentiel pour décrire ce qu'on entend méditer. Et c'est là ce que cet ouvrage, reprenant le sens de ces questions en diverses études, d'auteurs comme de phénomènes, entend préciser.



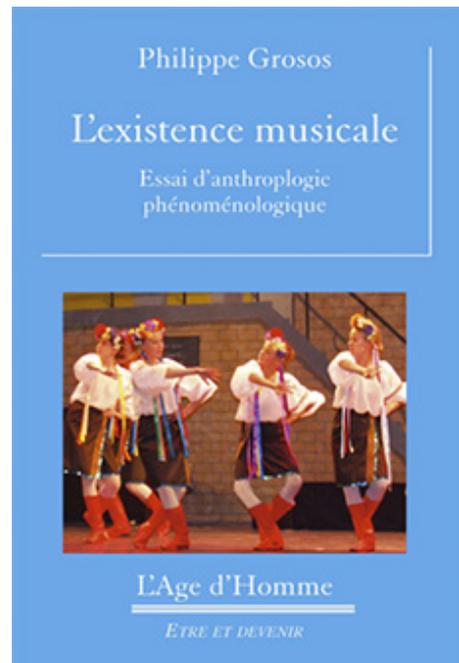
François Félix, *Schopenhauer, ou les passions du sujet* (04/2008, 426 p.)

Tout, dans cette philosophie, dénonce l'illusion d'une subjectivité souveraine, autonome, assurée d'elle-même. De la naissance de la conscience et du monde pour elle jusqu'au renoncement éthique où se dénouent les liens de la présence à soi et au réel, Schopenhauer fait voir au contraire un sujet provenu, adonné, transi, et qui doit à cette passibilité radicale de pouvoir se démettre de lui-même pour cette in formulable altération que dit si incomplètement le mot de « néant ».



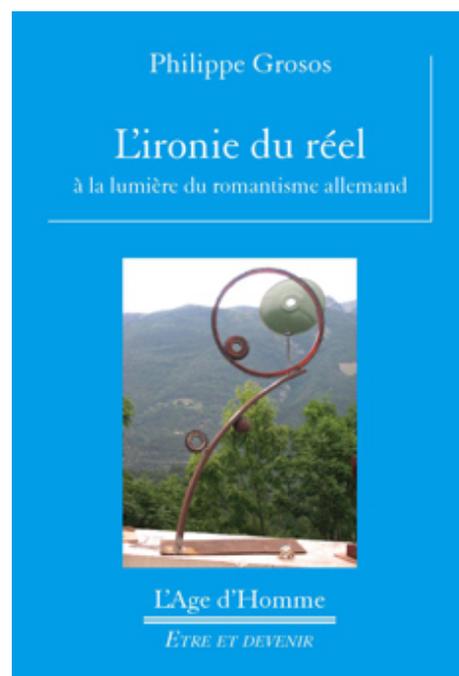
Philippe Grosos, *L'existence musicale. Essai d'anthropologie phénoménologique* (09/2008, 131 p.)

Parler et donc chanter, marcher et donc danser, être au monde et donc, dans la construction, l'habiter : à chaque fois la musique est présente et c'est à elle que revient de rendre possibles de telles manifestations. C'est dès lors en les interrogeant, dans leurs possibilités comme dans leurs enjeux, que nous commencerons à comprendre ce que signifie pour l'homme l'existence musicale.



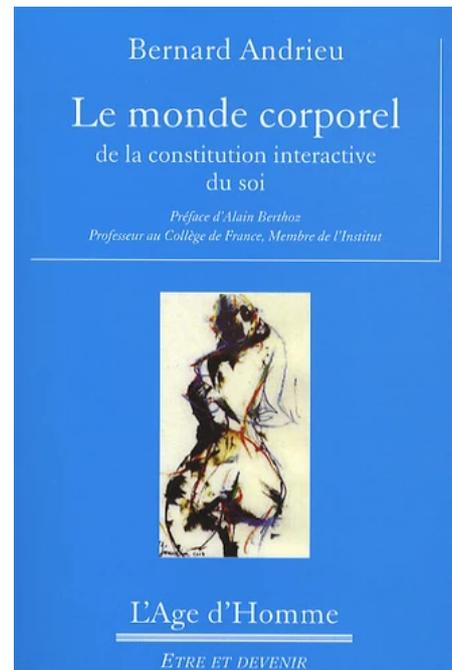
Philippe Grosos, *L'ironie du réel à la lumière du romantisme allemand* (09/2009, 168 p.)

L'ironie n'a pas bonne presse. Elle est railleuse et persifleuse. Elle se moque et passe souvent pour la médiocre vengeance d'un esprit dépité. Et c'est pourquoi nous ne la croyons ni sérieuse, ni sérieusement possible d'un véritable intérêt philosophique. Or tout cela, qui n'est pas sans fondement, suppose toutefois qu'on ne la comprenne que comme fait de langage ou de comportement. Mais qu'en est-il alors de ce qu'ordinairement nous nommons « ironie du sort » ? N'est-ce pas, dans l'épreuve du dessaisissement auquel on se trouve confronté un grand et paradoxal sérieux, possiblement tragique, qui surgit ? Et quel rapport dès lors une telle ironie peut-elle avoir avec sa forme langagière ? Les Romantiques allemands, de Schlegel à Solger, en passant par Jean-Paul ou Tieck, ont, bien plus qu'on ne le pense ordinairement, rencontré ces questions. Et leur méditation à ce sujet apparaît riche d'enseignements.



B. Andrieu, *Le monde corporel* (01/2010, 242 p.)

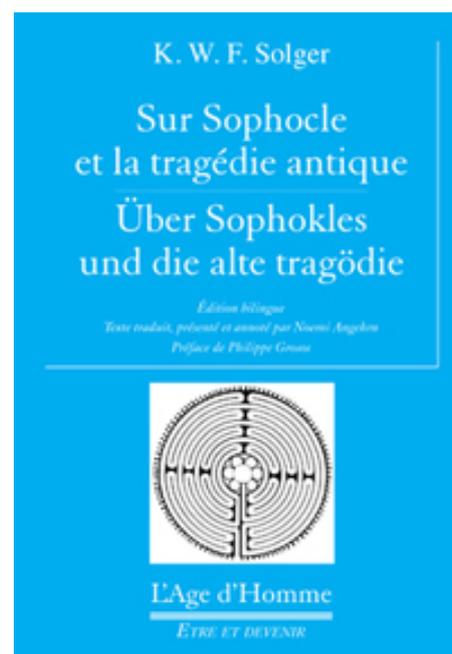
Le corps et le monde communiquent. Leurs interactions, depuis la vie fœtale jusqu'à la mort, constituent la présence des autres en nous. Les apports interdisciplinaires des neurosciences, de la phénoménologie et de la psychanalyse définissent une écologie du soi : l'incorporation, l'incarnation, la perception, l'action et l'émotion sont décrits dans leur dynamisme et leur émergence depuis l'inconscient jusqu'à l'intentionnalité corporelle.



K. W. F. Solger, *Sur Sophocle et la tragédie antique* (06/2010, 200 p.)

En 1808, K.W.F. Solger publie à Berlin *Des Sophokles Tragödien*, la traduction critique en deux volumes de l'oeuvre tragique complète de Sophocle, qui lui fera obtenir le titre de docteur en philologie et philosophie à l'Université de Iéna. L'ouvrage s'insère dans la toute première décennie (1799-1811) de la production solgerienne. Ce volume présente la traduction et établit de manière critique l'essai *Über Sophokles und die alte Tragödie*, c'est-à-dire l'introduction réalisée par Solger aux deux volumes *Des Sophokles Tragödien*.

Texte traduit, présenté et annoté par Noemi Angehrn, préfacé par Philippe Grosos.

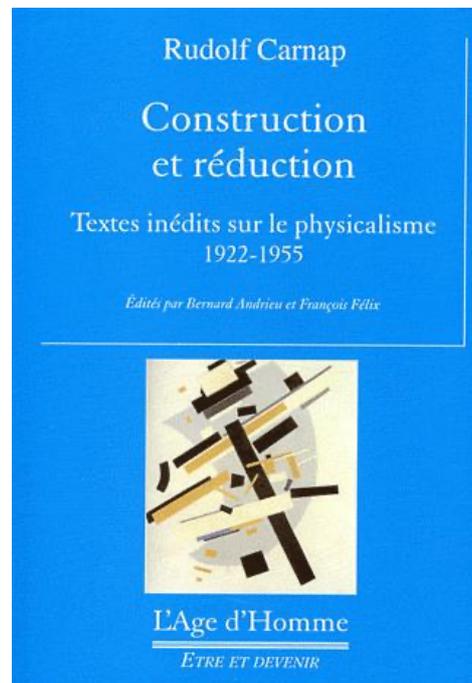
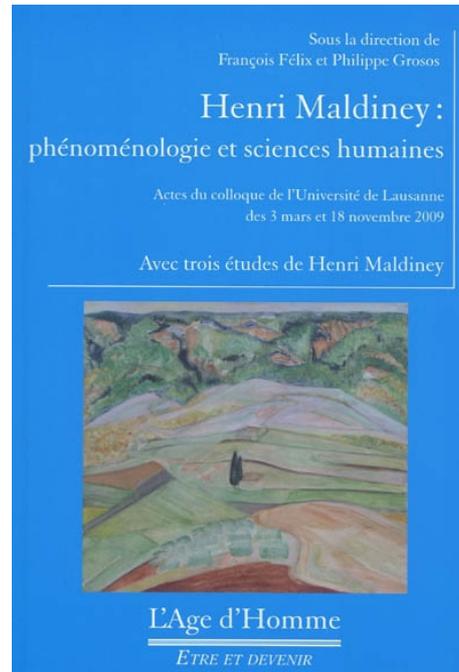


Henri Maldiney : phénoménologie et sciences humaines, sous la direction de François Félix et Philippe Grosos – Actes du colloque de l'université de Lausanne des 3 mars et 18 novembre 2009 (10/2010, 263 p.)

En se confrontant à la réalité des œuvres d'art, à celle de la psychiatrie comme des malades, en s'intéressant à l'apport de la linguistique, mais aussi de l'ethnologie ou de la biologie, et d'autres disciplines encore, Henri Maldiney a su, d'une façon aussi radicale que singulière, ne cesser de méditer ce qu'exister signifie. Le colloque qui s'est tenu à l'Université de Lausanne, en 2009, a souhaité questionner cette radicalité et cette singularité. En effet en multipliant les renvois à d'autres savoirs que ceux issus de la seule tradition philosophique, cette œuvre n'a pas seulement voulu comprendre l'existant que nous sommes ; elle a également interrogé la phénoménologie susceptible d'y mener. « Vers quelle phénoménologie de l'art ? » demandait-il naguère dans une de ses études. C'est pourquoi les diverses analyses ici présentées questionnent chacune à leur façon sa conception de la phénoménologie au regard de l'apport des sciences humaines. Trois textes de Henri Maldiney augmentent l'ensemble de ces onze études.

Rudolf Carnap, Construction et réduction. Textes inédits sur le physicalisme 1922-1955. Édités par Bernard Andrieu et François Félix (05/2011, 263 p.)

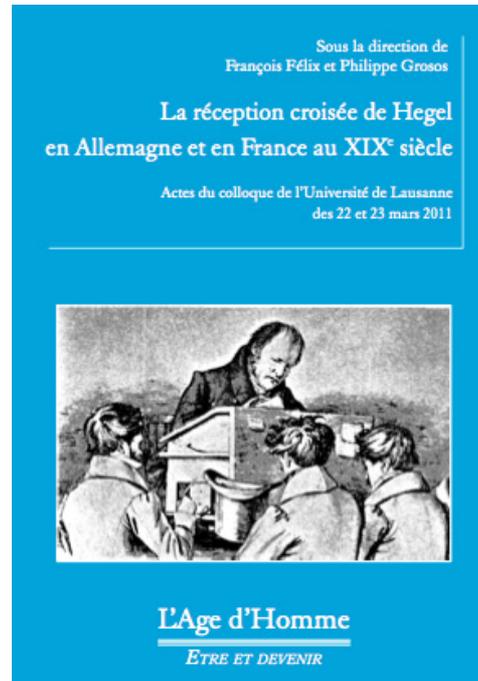
Les textes inédits traduits et présentés dans ce volume constituent un témoignage exceptionnel quant à l'évolution de la pensée de Carnap, l'un des fondateurs de la philosophie analytique. Des premières ébauches d'une construction logique du monde à l'analyse logique des propositions du langage, ils nous font en effet assister aux différents moments d'un programme philosophique inscrit dans le débat du physicalisme et de l'unité de la science. La réductibilité des termes de la psychologie puis de la biologie aux termes de la physique implique-t-elle la dérivabilité de leurs lois à partir des siennes ? Y a-t-il bonne conséquence d'une épistémologie de la réduction à une réduction ontologique ? Le monde, en somme, est-il entièrement explicable par le langage, et si oui, lequel ?



La réception croisée de Hegel en Allemagne et en France au XIXe siècle. Actes du colloque de l'Université de Lausanne des 22 et 23 mars 2011, sous la direction de François Félix et Philippe Grosos (10/2011, 168 p.)

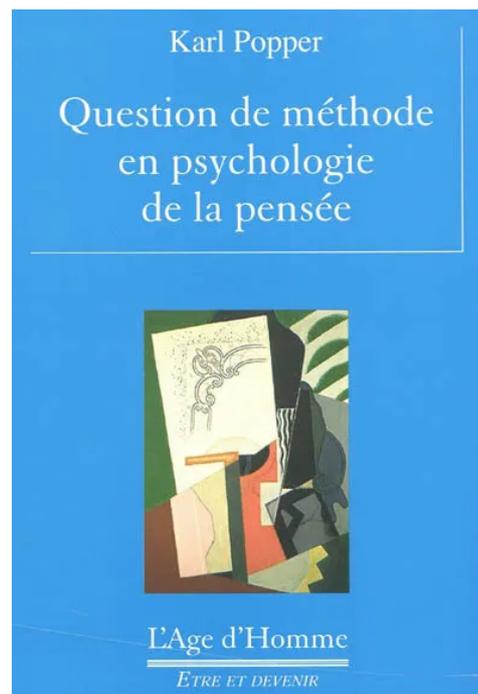
Outre que la façon comme les raisons de traduire ainsi que le choix des œuvres traduites sont toujours décisives pour ce qui est la réception d'un auteur, l'introduction des œuvres de Hegel en France, des années 1850 à 1870, s'est trouvée contemporaine d'une difficulté majeure, liée cette fois-ci au développement de l'hégélianisme en Allemagne. C'est ce croisement, dont les enjeux sont institutionnels et politiques autant que philosophiques, qui fait l'objet de ce recueil d'études.

Textes de François Félix, Thomas Fiegle, Franck Fischbach, Jean-Louis Georget, Elisabeth Grimmer, Philippe Grosos et Jean-Marie Lardic.



Karl Popper, *Question de méthode en psychologie de la pensée*, traduction de François Félix (12/2011, 116 p.)

Dans ce texte, traduit ici pour la première fois en français, Karl Popper réfute la thèse dite du physicalisme radical, consistant à réduire la psychologie à la physiologie du cerveau et à ramener les sciences – et en particulier la biologie, nécessaire à la connaissance des processus cérébraux –, à la physique. Contre les tentatives réductionnistes, Popper affirme la spécificité irréductible du fait psychique, qui doit déterminer la méthodologie de son étude, en même temps que la spécificité de la biologie, laquelle échappe pour une large part aux résultats tout quantitatifs de la physique, qu'il serait ainsi illusoire d'élever au rang d'idéal général de la connaissance, même scientifique.



Érotisme païen, érotisme biblique, Sous la direction de François Félix et Philippe Grosos (07/2012, 183 p.)

En méditant de façon croisée le *Banquet* de Platon et le texte biblique du *Cantique des Cantiques*, ce volume propose une étude comparée des traditions hellénique et chrétienne quant au concept d'érotisme. Si le terme d'éros est certes grec, reste à comprendre quel sens il peut déjà avoir pour les Grecs eux-mêmes. Or si c'est dans le *Banquet* de Platon qu'il trouve sa formulation la plus complète, c'est aussi à partir de ce texte en sa réception savante comme en ses reprises et ses parodies, que la conception grecque de l'érotisme ne va cesser de s'entremêler à l'héritage chrétien. De la Renaissance à la psychanalyse du XXe siècle en passant par Kierkegaard et bien d'autres encore, l'érotisme platonicien, donc grec, du *Banquet* a ainsi fait irruption dans des pensées sinon chrétiennes, du moins de l'époque chrétienne. Quant au *Cantique des Cantiques*, il a donné naissance à d'innombrables interprétations, tant juives que chrétiennes, et ne cesse aujourd'hui encore de fasciner par l'intelligence de l'érotisme qu'il déploie. Aussi s'agit-il bien là de deux textes fondateurs de notre culture, laquelle est bien que différemment, irriguée par ces deux sources. Les croiser revient ainsi à interroger conjointement les traditions grecques, donc païenne, et chrétienne, et ainsi à méditer notre conception moderne de l'érotisme.

Textes de David André, Curzio Chiesa, François Félix, Anthony Feneuil, Pierre Gisel, Philippe Grosos, Stefan Kristensen, Lorraine Mathey, Jérémy Wenger.



Éthique du sport, Sous la direction de Bernard Andrieu, coordination éditoriale François Félix (06/2013, 813 p.)

Depuis le baron Pierre de Coubertin au moins, le sport véhicule des valeurs entendues comme universelles : le *fair-play*, la conscience de la règle, le respect de l'adversaire, la dignité des personnes, le *self-control*, le sens de l'effort individuel et collectif, le plaisir du jeu... Des valeurs comme autant de règles de civilité, et que garantiraient les associations faitières internationales, qui ont autour d'elles rédigé des codes et des éthiques.

Pourtant, force est de constater des débordements de ces règles et le non respect des valeurs dans bien des domaines du sport : tricheries, dopage cycliste ou athlétique, insultes racistes à l'endroit des sportifs voire entre sportifs eux-mêmes, contestation de l'arbitrage, violences des hooligans, exploitation des enfants par de grandes marques dans la fabrication du marketing du sport, vente de joueurs mineurs, discriminations hommes-femmes, lotos sportifs et matchs arrangés, harcèlement sexuel entre entraîneurs et entraînés, etc. – la liste est malheureusement longue, qui nous place devant un certain échec de l'éducation. Autant de débordements et de pratiques illicites qui provoquent des réactions morales dans la population, mais face auxquels on cherche en général des solutions juridiques et techniques, avec pour conséquence que ces valeurs sportives en viennent de plus en plus à passer pour des idéaux auxquels tendre (et qui se font alors de plus en plus lointains ou inatteignables) plutôt que pour des règles directrices et des normes comportementales de principe.

Pour autant, l'exemplarité du sport n'a pas disparu de l'horizon éducatif ; en outre, bien des sportifs en sont venus à promouvoir d'autres valeurs que la compétition : le bien-être, les sensations pour elles-mêmes, une meilleure conscience corporelle de soi, une confrontation renouvelée aux éléments naturels... faisant émerger une autre forme d'éthique sportive. C'est donc un champ très large qui s'offre à la réflexion, et que parcourt cet ouvrage.



Quel physicalisme ? Sous la direction de Bernard Andrieu et François Félix (06/2013, 216 p.) Actes du colloque de l'Université de Lausanne des 5 & 6 mai 2011

Singulier destin que celui du physicalisme... Tout d'abord un projet épistémologique discuté au sein du Cercle de Vienne, où l'on visait à établir l'unité de la science via un langage unique et universel qui puisse exprimer les lois des sciences particulières (langage qui sera d'abord celui de la physique), il est devenu aujourd'hui le nom de la thèse pré-critique, candidement partagée par la philosophie de l'esprit et un certain fondamentalisme neuroscientifique, selon laquelle « tout est physique dans le monde, à commencer par les lois qui le gouvernent ». La critique du langage ordinaire initiée par l'empirisme logique, où devait se définir la possibilité d'une langue véritablement scientifique, a été ainsi oblitérée par le retour au vieux matérialisme métaphysique, et le refus, théorisé au nom de la fidélité à l'expérience et de la probité gnoséologique, de statuer sur l'essence du « psychique », du « physique » et de leur relation, s'est vu remplacé par le fantasme de résoudre cette question en affirmant la dépendance intégrale voire la réductibilité réelle du premier au second, supposés connus comme deux natures différentes... Un effort réductionniste qui cache mal son dualisme résiduel, tout métaphysique là encore, et qui doit pour beaucoup à la méconnaissance de sa propre généalogie le cul-de-sac théorique dans lequel il continue de s'enfoncer.



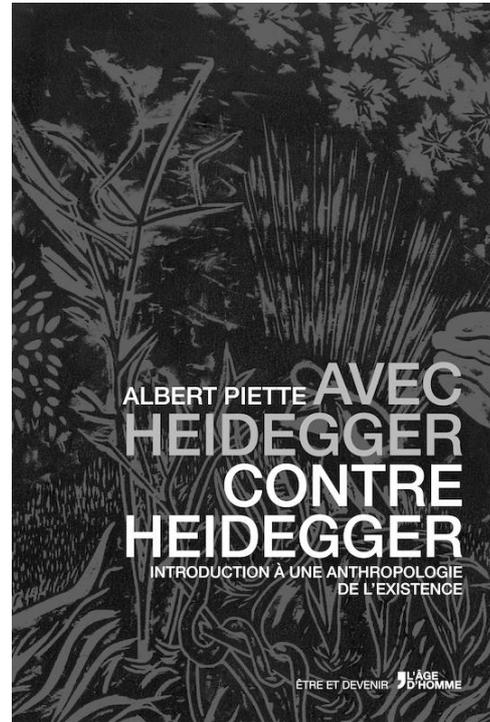
C'est à distinguer ces acceptions différentes du physicalisme, à en refaire le chemin et à remonter pour cela aux discussions de ses débuts, liés à la naissance de la psychologie scientifique, que s'attache le présent volume.

Textes de Bernard Andrieu, Christian Bonnet, François Félix, Janette Friedrich, Denis Lelarge, François Schmitz, Xavier Verley, Pierre Wagner.

Albert Piette, *Avec Heidegger contre Heidegger. Introduction à une anthropologie de l'existence* (05/2014, 128 p.)

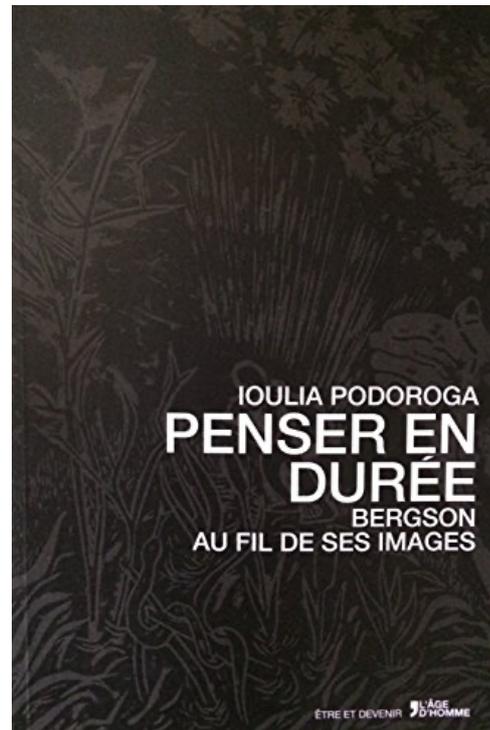
Que faire de l'œuvre de Heidegger en anthropologie ? S'arrêter au mépris de Heidegger des sciences en général et de l'anthropologie en particulier ? Ce livre tente plutôt de jeter des passerelles entre la réflexion de Heidegger à différents moments de son élaboration et l'anthropologie.

A partir du discours heideggérien, l'auteur perçoit même une possibilité de fondation de l'anthropologie comme discipline dont le thème principal serait l'existence humaine, sur fond de sa particularité : l'homme est un « être vers la mort ». Avec et contre Heidegger, une anthropologie existentielle qui décrit des hommes concrets s'associe à une préhistoire existentielle qui cherche la généalogie du Dasein. Un livre qui vent relancer le débat sur la place de l'homme et de l'existence en sciences humaines.



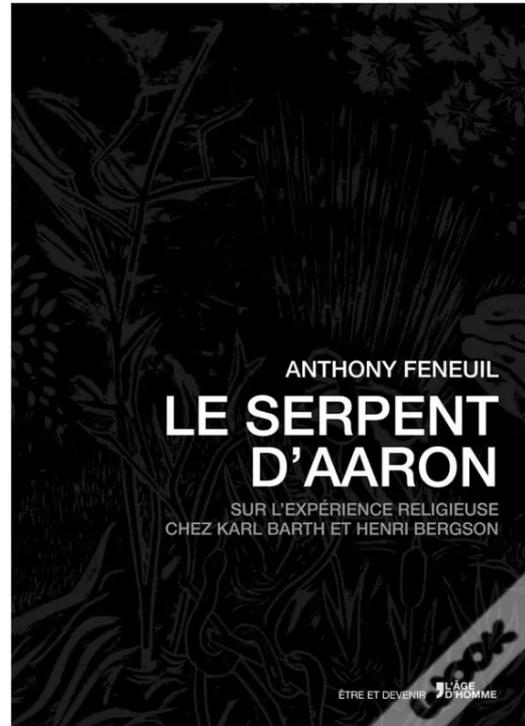
Ioulia Podoroga, *Penser en durée. Bergson au fil de ses images* (06/2014, 223 p.)

L'objectif de cet ouvrage est de prendre au sérieux l'ambition bergsonienne de fonder un nouveau type de penser philosophique : au lieu de passer par le truchement des concepts, saisir les choses en elles-mêmes, telles quelles, appréhendées de façon immédiate. Bergson appelle cela penser en durée. Il s'agit d'aborder les problèmes philosophiques les plus importants en se transportant à chaque fois dans le particulier, en procédant par images, métaphores, exemples ou schémas. L'entreprise n'est cependant pas aisée, dans la mesure où aucune pensée philosophique ne peut abandonner les concepts. C'est pourquoi il faut lire la philosophie bergsonienne en tenant compte toujours de ces deux plans, entre lesquels sa pensée oscille : le plan des concepts et le plan des images.



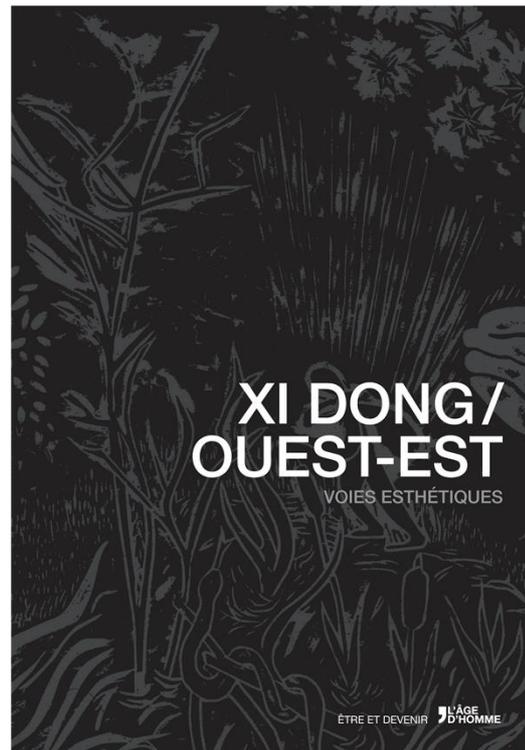
Anthony Feneuil, *Le serpent d'Aaron*. Sur l'expérience religieuse chez Karl Barth et Henri Bergson (05/2015, 427 p.)

Dans le livre de l'Exode, Aaron, le prêtre de Moïse confronté aux magiciens de Pharaon, transforme devant eux le bâton en serpent. Mais s'agit-il d'un miracle ou d'un simple tour de magie ? Il est proposé ici de lire cette histoire comme le paradigme de l'expérience religieuse. Qu'est-ce qui la différencie de toute autre expérience ? Et le problème théologique qu'elle pose n'est-il pas celui de toute expérience, ou du moins de toute expérience pure, tel que le philosophe peut le formuler plus rigoureusement ? C'est pour répondre à cette question, dont l'enjeu consiste à interroger à nouveaux frais les rapports entre théologie et philosophie, que seront convoqués deux penseurs majeurs : le théologien Karl Barth (1886-1968) et le philosophe Henri Bergson (1859-1941).



***Xi Dong / Ouest-Est. Voies esthétiques*, Sous la direction de François Félix (03/2015, 321 p.)**

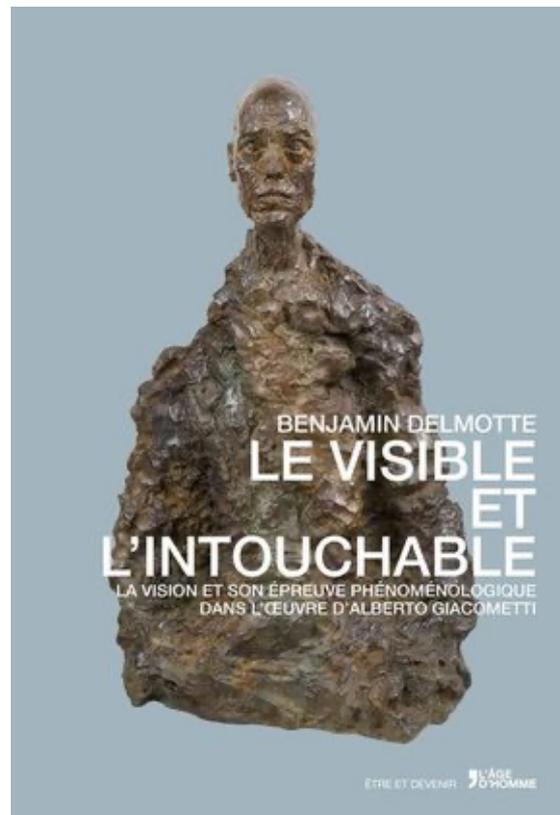
De Chine nous est récemment récemment venue une nouvelle : un grand lettré souhaitait connaître et faire connaître les recherches que l'on mène dans le domaine de l'esthétique en Suisse romande, à Lausanne, où l'avait naguère conduit sa découverte de l'Occident. Les textes rassemblés dans ce recueil répondent à cette belle invitation. À la croisée des arts et des disciplines, ils interrogent les enjeux majeurs de la question esthétique – la représentation, le goût, la forme, le langage, la communication, la fiction, le corps, les passions, l'intermédialité, la tradition... – témoignant de la façon dont on peut sonder ici aujourd'hui le mystère des œuvres et de leurs résonances.



Textes de Etienne Barilier, Raphaël Baroni, Alain Boillat, Arnaud Buchs, Sandrine Burri, Danielle Chaperon, Alain Corbellari, François Félix, Philippe Grosos, Christiaan Hart Nibbrig, Jean Molino, Rapahaël Lafhail-Molino, Arno Renken, Antonio Rodriguez, Katia Schwerzmann, Maria Tordajada.

Benjamin Delmotte, *Le visible et l'intouchable. La vision et son épreuve phénoménologique dans l'œuvre d'Alberto Giacometti* (08/2016, 404 p.)

Que signifie voir ? Et en quoi l'étude d'une œuvre artistique favoriserait-elle l'examen philosophique d'une telle question ? Centré sur le problème de la vision dans l'œuvre d'Alberto Giacometti, ce travail entend mettre au jour une certaine exemplarité de l'artiste dans l'élaboration philosophique de la question de la vision, en posant les conditions d'un dialogue entre art et phénoménologie. Car la vision chez Giacometti problématise l'apparition des choses d'une manière qui bouleverse l'évidence de la constitution d'objet et ébranle la subjectivité. Voir, c'est voir apparaître, mais cette apparition n'est pas simple montée au visible d'une forme accédant à quelque stabilité objective : l'artiste nous force à penser ce que nous proposons d'appeler une « désapparition » de l'objet.



Wagner et les philosophes, Sous la direction d'Alain Corbellari et Christophe Imperiali (09/2017, 247 p.)

Les rapports de Richard Wagner et de la philosophie sont complexes et variés.

Il y a d'abord les philosophies qui ont contribué à forger sa vision du monde et, partant, à irriguer son œuvre. Il y a d'autre part les philosophies dont certains pans se sont élaborés grâce à Wagner, avec ou contre lui, qu'on ait voulu justifier son œuvre ou en stigmatiser les potentielles dérives. Il y aurait, enfin, entre les deux, une « philosophie wagnérienne », qu'il paraît difficile d'ériger en système, mais dont plusieurs caractéristiques apparaissent non seulement au fil des écrits théoriques du compositeur, mais aussi à travers son œuvre de musicien.

C'est autour de ces trois plans de questionnement que se constitue le présent volume, nourri des contributions de Philippe Albèra, Alain Badiou, Étienne Barilier, Danielle Buschinger, Jean- François Candoni, Alain Corbellari, Claude Coste, François Félix, Christophe Imperiali, Julien Labia, Jean-Jacques Nattiez et Georges Schürch.

